

Le paysage-spectacle dans la guerre : L'urbicide, une mise en scène de la haine dans la ville

TRATNJEK Bénédicte¹

Version provisoire

Résumé :

Les paysages de guerre doivent être analysés en fonction de leurs réalités et de leurs représentations pour les belligérants comme pour les habitants. Les différents acteurs de la ville n'accordent pas la même importance et la même valeur aux ruines. Cette inégalité provient de l'espace vécu (le paysage comme territoire du quotidien) et de l'espace symbolique (le paysage comme construit social) différenciés pour chaque individu. A l'heure de la forte médiatisation des conflits, les belligérants ne recherchent pas seulement des avantages militaires : le paysage n'est plus seulement un objet dans la guerre (théâtre des affrontements), mais devient également un sujet (scène d'un discours des belligérants). On interrogera donc la mise en spectacle des violences à travers l'utilisation de lieux devenant, par leur destruction, des géosymboles de l'action politique des belligérants.

Mots-clés :

Urbicide, Villes en guerre, Paysage-spectacle, Géosymbole, Lieux discursifs.

Introduction : La ville détruite ou la ville anéantie ? Les ruines comme stratégie dans la ville en guerre

Les paysages de ruines ne sont pas seulement des conséquences visibles des affrontements qui traduiraient une « fatalité » des bâtiments à se trouver au cœur des points

¹ Doctorante en géographie. Université Paris-Sorbonne (Paris IV). Laboratoire Espaces, Nature et Culture (ENeC – UMR 8185). Jeune chercheur de l'Institut de Recherche Stratégique de l'Ecole Militaire (IRSEM). Boursière du Ministère de la défense (DGA-CNRS).

benedicte.tratnjek@hotmail.com

Page personnelle : Géographie de la ville en guerre : <http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/>

de tension : ils sont aussi – et de plus en plus du fait de la forte médiatisation des conflits armés aujourd’hui – des « lieux discursifs », dans la mesure où la ruine est mise en scène dans la ville pour rendre visible des discours politiques « orchestrés » par les belligérants. On sait que la ville est devenue un enjeu stratégique majeur tant elle concentre les pouvoirs, les richesses et les forces vives d’une région ou d’un Etat. Pourtant, plusieurs stratégies militaires peuvent être différenciées dans leur manière d’intégrer la ville dans leur action militaire, mais aussi politique et symbolique. La ville peut ainsi être anéantie ou détruite : ces deux conceptions participent d’une mise en visibilité d’un discours très différent vis-à-vis de la ville, de l’urbanité et du « vivre ensemble » caractéristique de la citoyenneté. Il y a donc une différence fondamentale entre une ville « anéantie »² et une ville « détruite ». Au-delà d’un seul jeu de mots, il s’agit là de souligner des stratégies et des symboliques différentes qui donnent chacune un sens particulier à la ruine.

La ville anéantie rappelle la stratégie employée pendant la Seconde Guerre mondiale : les villes bombardées avaient pour objectif de faire la guerre aux villes sans pour autant y pénétrer, en anéantissant les forces vives (à travers la destruction du moral des civils) et les ressources stratégiques (à travers la destruction des infrastructures et des sources d’approvisionnement tant en armes, en alimentation, en eau...)³. La ville détruite n’est pas forcément anéantie, du moins ce n’est pas l’objectif recherché. Pour autant, les destructions sont à la fois le résultat d’une stratégie (détruire les points vitaux de la ville, tels que les centres du pouvoir, les nœuds de communication, les établissements militaires...) et d’une mise en visibilité des discours des acteurs syntagmatiques dans le paysage (par la destruction de géosymboles qui constituent l’identité rejetée par les belligérants).

La « ville-fantôme » serait donc le résultat absolu de la ville anéantie (quand l’anéantissement a abouti à son objectif initial) : la vie urbaine y est impossible. Dans la ville détruite, la vie urbaine est fortement conditionnée par l’enfermement ressenti par les habitants et par les départs de ceux qui fuient la ville-prison, mais une forme de vie urbaine, fondée sur des solidarités et des haines, persiste. La distinction entre l’anéantissement et la destruction de la ville ne relève pas tant des moyens employés, mais davantage des intentionnalités des acteurs qui coordonnent ces violences.

² On retiendra, pour l’exemple, le cas d’une ville dans la région d’Helmand, une des provinces les plus insécurisées de l’Afghanistan, totalement anéantie le 1^{er} novembre 2009 par les Talibans en prévision d’une arrivée imminente des troupes étatsuniennes déployées sous l’égide de l’OTAN (GREY, Stephen, « Hard fight in desert, soft targets in the cities », *The Sunday Times*, 1^{er} novembre 2009).

³DUFOUR, Jean-Louis, *La guerre, la ville et le soldat*, Paris, Odile Jacob, 2002, pp. 217-240.

Ainsi, le paysage de ruines n'est pas seulement une image de désolation depuis laquelle on peut comptabiliser le poids économique des destructions de la guerre : il est aussi signifié et signifiant. C'est dans ce sens que l'on abordera la question de l'urbicide, comme mise en spectacle de la destruction de la ville à des fins discursives, autant vis-à-vis des habitants eux-mêmes que vis-à-vis de l'extérieur (par le biais de la forte médiatisation de la ville en guerre). Au prisme de l'urbicide, il s'agira donc d'interroger le paysage-spectacle comme mise en visibilité de discours de haine dans la ville et contre la ville, par le biais de la destruction ritualisée de géosymboles. Pourquoi l'analyse par le paysage rend-t-elle opératoire le concept d'urbicide qui semble, à première vue, relever de la stratégie militaire ?

Détruire la « ville impure » : la ville comme ennemie

Le concept d'urbicide a été employé pour la première fois par le Serbe Bogdan Bogdanovic pour décrire le « meurtre rituel » des villes dans le contexte des guerres de décomposition de l'ex-Yougoslavie. En effet, cet architecte et ancien maire de Belgrade a créé ce néologisme à partir du terme « génocide » en substituant la racine grecque *genos* (« genre », « espèce », et par association « peuple ») à la racine *urbi* (« cité ») tout en conservant la racine *cide* (« tuer », « massacrer »), pour désigner le massacre « orchestré » de la ville⁴. La ville est donc détruite pour ses « impuretés », à savoir que les belligérants rejettent le « vivre ensemble », l'échange et la rencontre entre les populations qui s'effectuent dans les villes. Il ne s'agit pas là de dénoncer les zones « impures » de la ville, mais l'ensemble de l'espace urbain comme porteur d'i « impuretés ». Cette conception de la ville comme un espace « néfaste » qu'il faut anéantir pour maintenir une « pureté » dans l'organisation structurelle du territoire et dans la répartition des populations relève donc d'un jugement porté par les acteurs belligères sur un espace de vie dont ils rejettent l'existence même. Si l'on a souvent présenté, trop hâtivement, les guerres de l'ex-Yougoslavie comme des « guerres de religion », un facteur fondamental dans la compréhension de ces événements est moins souvent mis en avant : ces guerres sont avant tout le reflet d'une opposition ville/campagne, de deux modes de vivre et de s'appropriier l'espace : en ce sens, le paysage est fortement porteur de sens, dans la mesure où les campagnes ex-yougoslaves étaient fortement homogénéisées à l'échelle du village, tandis que la ville, par sa structure même, était démonstrative de l'échange et de la rencontre des populations.

⁴ TRATNJEK, Bénédicte, « Les paysages urbains en guerre : géosymboles, territorialités et représentations », *Actes du symposium de la Commission de sur l'Histoire de la Géographie : Langages et visions du paysage et du territoire*, UGI, à paraître en 2010.

Ainsi, le terme « urbicide » désigne une ritualisation de la destruction de la ville⁵, à travers un acharnement orchestré et réfléchi sur des bâtiments envisagés comme des symboles de l'urbanité. Si le concept a été employé pour la première fois pour le cas de l'ex-Yougoslavie, on peut dater l'émergence de cette utilisation discursive du paysage dans la guerre à partir de la guerre civile du Liban, où le Hezbollah a pensé géographiquement la destruction de la ville de Beyrouth, non seulement en termes d'avantages militaires, mais avant tout en termes de mise en visibilité, dans le paysage urbain, d'un discours de haine de la ville comme espace favorisant la rencontre⁶. La ville est donc un ennemi (dans la mesure où elle permet l'échange, la multiculturalité, les mariages mixtes...) : le paysage urbain est donc envisagé, dans l'urbicide, comme le corps de cet ennemi, qu'il s'agit de détruire, en touchant des points vitaux, qui vont représenter autant de « lieux discursifs » pour les belligérants. On entend donc par « lieu discursif » tout lieu mis en spectacle pour donner du sens au paysage, lui ancrer un discours politique : dans le cas de l'urbicide, la destruction de hauts-lieux dans le paysage est utilisée comme mise en discours de la haine de la ville dans le paysage. Dans la reconstruction de l'immédiat après-guerre, les « lieux discursifs » sont les bâtiments que l'on démolit pour effacer les traces de la guerre et ceux que l'on reconstruit en priorité pour rendre visible le processus de pacification. Dans le contexte des villes en guerre, la construction, la démolition, la destruction et la reconstruction sont autant d'actions d'aménagement paysager qui produisent des images (d'autant plus dans le cas d'une forte médiatisation), s'ancrent dans l'imaginaire des habitants et des observateurs extérieurs, et s'appuient sur des lieux symboliques ainsi chargé de sens et de symbolisme.

« Les peurs et l'hostilité sur la ville sont une réalité ancienne. La ville du vice, les territoires des classes dites « dangereuses », les ruelles sombres, le manque de propreté, l'opposition à la nature... sont autant de thèmes qui ont marqué autant les philosophes que les aménageurs dans l'Histoire. Néanmoins, l'avènement de la mondialisation des médias a un fort impact sur les représentations des menaces de la ville. Parmi d'autres images, les paysages de ruines dans les villes en guerre « conditionnent » les représentations de la condition urbaine »⁷. Dans un contexte où la forte médiatisation des menaces de la ville amplifie l'urbaphobie, les images de l'urbicide – par le biais de la télévision, de la presse écrite, mais également par Internet – s'ancrent fortement dans l'imaginaire à la fois des

⁵ BOGDANOVIC, Bogdan, « L'urbicide ritualisé », dans NAHOUM-GRAPPE, Véronique (dir.), 1993, *Vukovar, Sarajevo... La guerre en ex-Yougoslavie*, Paris, Editions Esprit, 1993, pp. 27-34.

⁶ BEYHUM, Nabil, *Espaces éclatés, espaces dominés : étude de la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1975 à 1990*, thèse, Université Lyon II, 1991 ; FERGONESE, Sara, « The urbicide of Beirut ? Geopolitics and the built environment in the Lebanese civil war (1975-1976) », *Political Geography*, vol. 28, n°5, juin 2009, p. 309-318.

⁷ TRATNJEK, *op. cit.*

habitants de la ville eux-mêmes, mais également de tous les observateurs du « dehors » : les paysages de ruines ne sont pas seulement une réalité dans les territoires du quotidien, ils sont construits comme des discours à destination de la population locale et de « l'opinion publique internationale »⁸. L'urbicide est donc une action de destruction du paysage urbain à des fins discursives : il s'agit de matérialiser la haine de la ville par le massacre de ces hauts-lieux.

L'urbicide : une uchronie anti-urbaine

C'est pourquoi, il est possible d'entrevoir l'urbicide comme une uchronie anti-urbaine, dans la mesure où il s'agit d'effacer les traces d'un temps (celui du développement de la ville comme espace de vie s'imposant aux autres modes de vie) et de recréer dans le paysage un temps ancien, fantasmé et idéologique. Le géographe François Thual a introduit le concept d'uchronie dans son analyse des intentionnalités géopolitiques conquérantes, niant l'existence d'un temps, tels que les « panismes », les « grandismes » et les « âges d'or »⁹, qui rejettent les logiques de peuplement ou les redéfinitions frontalières opposées à ces idéologies politiques. A ce titre, on peut transposer ce concept à l'urbicide dans la mesure où la ville est détruite pour être totalement effacée de la manière de vivre et de s'approprier les territoires. « La ville-rencontre » doit donc laisser place au village idéalisé comme le territoire du quotidien permettant une vie « saine ». C'est évidemment un jugement de valeur porté sur les modalités d'habiter l'espace : mais ce jugement est appliqué, et les destructions sont « orchestrées » comme une punition de la ville pour son existence même, et une punition de ses habitants pour avoir accepté d'être ainsi « mélangés ». La ville est tout à la fois théâtre (en tant que territoire des combats), sujet (en tant qu'enjeu économique, politique et symbolique) et objet (en tant que paysage utilisé pour diffuser un message politique) dans la guerre. L'urbicide, en tant qu'action visant à détruire le paysage urbain pour détruire l'urbanité, est bien une uchronie anti-urbaine puisqu'il s'agit non seulement de rejeter la citadinité, mais plus encore de nier même son existence en l'effaçant non seulement du paysage, mais également de l'Histoire des hommes.

⁸ On ne discutera pas ici l'existence ou non d'une « opinion publique internationale », mais on s'appuiera sur les intentionnalités des acteurs de l'urbicide qui visent à provoquer de fortes émotions dans une opinion publique, la plus large possible, extérieure aux territoires des combats.

⁹ THUAL, François, 1995, *Le désir de territoire. Morphogénèses territoriales et identités*, Ellipses, Paris, pp. 113-117.

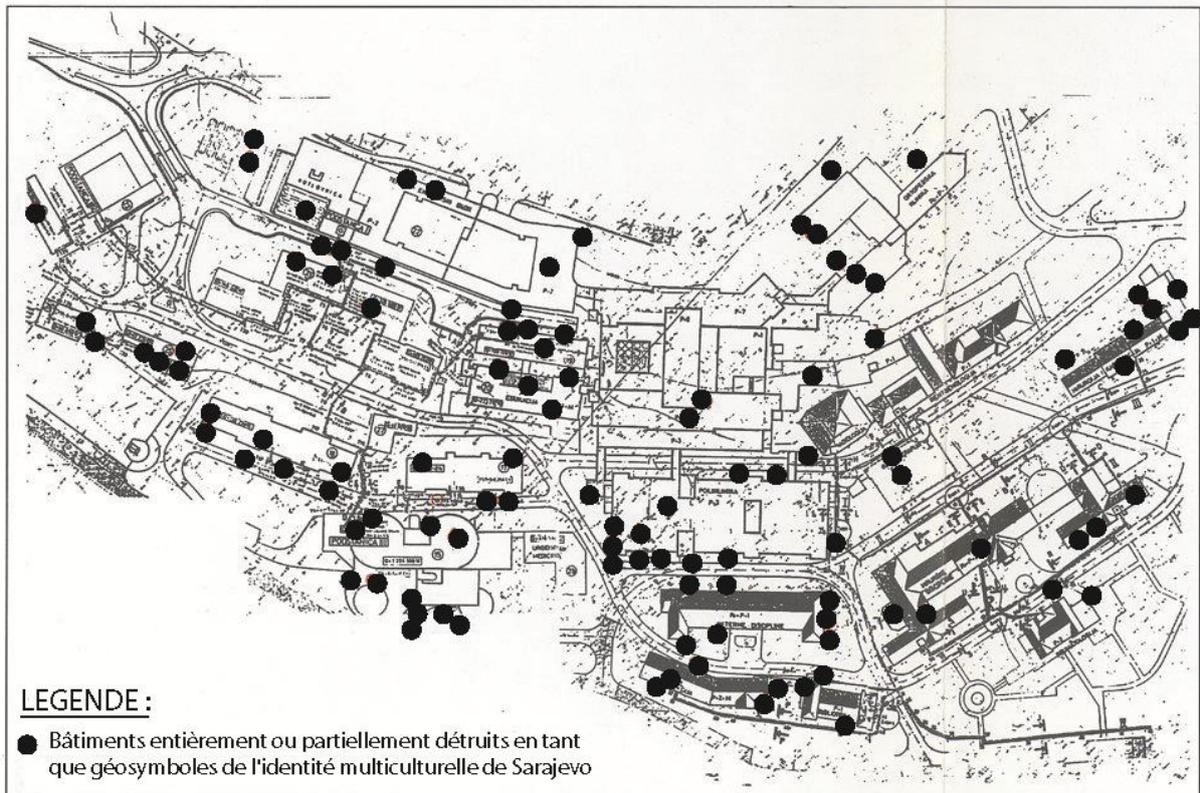
Un point important dans la définition que Bogdan Bogdanovic donne à l'urbicide comme « massacre de la ville » est la ritualisation de la destruction¹⁰. La destruction du paysage urbain est orchestrée, réglée, et même réglementée, et laisse peu de place au « hasard » dans le choix des cibles. Le rituel n'existe que parce qu'il est mis en spectacle : en ce sens, la forte médiatisation de la guerre dans les villes est nécessaire pour que le message de la destruction de l'urbanité puisse être diffusée non seulement aux habitants « punis », mais également à l'extérieur de la ville, aux ruraux qui soutiennent cette uchronie par la violence, et aux observateurs extérieurs à qui l'on donne ainsi les « clés » pour comprendre les enjeux de cette violence ritualisée. L'urbicide, en tant que rituel, a donc une dimension sociale et collective très forte en déconstruisant l'identité urbaine commune aux habitants pour construire les autres identités culturelles (fondées sur la différenciation entre les habitants de la ville) en tant qu'identité majeure, c'est-à-dire pour les inscrire dans la sphère publique. De plus, l'urbicide peut être qualifié de rituel de par sa dimension spatiotemporelle, dans la mesure où il s'inscrit dans des lieux précis (les cibles ne sont pas laissées au hasard : elles sont visibles et significatives) et dans des moments précis (l'urbicide impose le spectaculaire pour que la destruction soit chargée de sens).

Pour François Chaslin, l'urbicide peut être défini comme une « haine monumentale »¹¹ : le terme « monumental » permet de rendre compte du double objectif de ce meurtre de la citoyenneté à travers le massacre du paysage urbain : monumental renvoie ainsi à la fois à la cible de l'urbicide (les bâtiments les plus symboliques) et au grandiose de la destruction. L'urbicide vise donc à la destruction des « sites-monuments », c'est-à-dire aux hauts-lieux de l'identité plurielle des citoyens. L'urbicide peut donc être considéré comme une opération de « nettoyage urbain », si l'on détourne la formule de « nettoyage ethnique », dans la mesure où il s'agit, pour ses acteurs syntagmatiques, de « purifier » le territoire en niant l'existence de la ville par la destruction de monuments-cibles.

¹⁰BOGDANOVIC, *op. cit.*

¹¹CHASLIN, François, *Une haine monumentale. Essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*, Paris, Descartes & Cie, 1997.

Figure n°1 : L'urbicide dans la ville de Sarajevo (1992-1995)
Monuments partiellement ou totalement détruits



Source : TRATNJEK, Bénédicte, « Les paysages urbains en guerre : géosymboles, territorialités et représentations », *Actes du symposium de la Commission de sur l'Histoire de la Géographie : Langages et visions du paysage et du territoire*, UGI, à paraître en 2010

« Lieux discursifs », lieux détruits : quelques géosymboles de l'urbicide

Dans l'urbicide s'opère un déplacement depuis le géosymbole détruit jusqu'à la mise à mal de la ville dans son fonctionnement et son identité. S'intéresser aux lieux de la destruction permet de comprendre les impacts de celle-ci dans le « vivre ensemble » caractéristique de l'avant-guerre (même dans les cas, comme à Beyrouth, où celui-ci se limite à des espaces de rencontre communs sans pour autant forcément se traduire dans tous les espaces résidentiels) et dans les difficultés du processus de pacification et de (ré)conciliation de l'immédiat après-guerre. Selon l'approche géoculturelle de Joël Bonnemaison, le géosymbole est « *un marqueur spatial, un signe dans l'espace, qui reflète et qui forge une identité* »¹². C'est dans cette perspective qu'il est possible d'analyser les lieux choisis par les belligérants pour les transformer de hauts-lieux de la rencontre multiculturelle en hauts-lieux

¹²BONNEMAISON, Joël, 2004, *La géographie culturelle. Cours de l'université Paris IV-Sorbonne 1994-1997*, Editions du C.T.H.S, Paris, 2^{ème} édition (1^{ère} édition 2000), p. 55.

de la division, au prisme de leur destruction et de l'utilisation de la ruine comme « paysage discursif » au sein de la ville. On peut ainsi dresser une typologie des hauts-lieux de l'identité urbaine transformés, par leur destruction, en hauts-lieux de la haine. On distinguera ainsi, parmi les « lieux discursifs », trois types de géosymboles : les hauts-lieux symbolisant la présence de « l'Autre », les hauts-lieux symbolisant la multiculturalité et même l'acculturation, et les hauts-lieux symbolisant l'essence même de la vie urbaine.

La destruction des territoires de « l'Autre » dans la ville est la forme la plus évidente qui apparaît immédiatement au regard des observateurs : le choix des cibles de l'urbicide se porte donc vers des hauts-lieux de l'identité de « l'Autre ». Ce sont, par exemple, la mosquée de Gazi Husrev bey, celle de Divan Katib Hajar (dite « la Mosquée blanche »), l'église catholique Saint-Vinko ou la vieille église orthodoxe serbe de la rue du Maréchal Tito à Sarajevo. Ces destructions ne touchent pas seulement des monuments religieux, et il serait imprudent de réduire les actes des belligérants aux seuls géosymboles de la religion : plus que la confession, c'est l'identité de « l'Autre » qui est ainsi visée à travers la destruction de ces hauts-lieux, comme en témoigne la destruction du Palais de l'Association culturelle croate « Napredak » à Sarajevo ou la destruction du camp palestinien de Nahr el Bared à Beyrouth¹³ (pourtant peu médiatisée à l'extérieur, ces images de destruction visaient à implanter dans le paysage beyrouthin le rejet de la communauté palestinienne par « l'effacement » d'un haut-lieu de sa présence). Détruire le paysage pour détruire l'existence même de « l'Autre ».

La deuxième forme de « lieux discursifs », celle qui relève d'une violence particulièrement exacerbée dans la mise en spectacle de la destruction, relève des lieux de l'entente et des lieux de la rencontre. L'exemple de l'incendie de la Bibliothèque de Sarajevo montre bien, par le biais de la très forte médiatisation des images de ruines, l'impact de la destruction d'un haut-lieu de l'acculturation (la Bibliothèque contenait ainsi des exemplaires de livres témoignant de toutes les influences et de toutes les populations qui composaient la Bosnie-Herzégovine) au-delà du choc visuel de ce stigmaté dans le paysage. Ces lieux peuvent être des monuments célèbres tels cette bibliothèque ou le pont de Mostar¹⁴, mais également des « lieux ordinaires » auxquels les belligérants attribuent une forte valeur symbolique pour leur omniprésence dans les territoires du quotidien des habitants, puisqu'ils participent activement dans le processus de rencontre des populations : ce sont, par exemple, les cafés

¹³RAMADAN, Adam, « Destroying Nahr el-Bared: Sovereignty and urbicide in the space of exception », *Political Geography*, vol. 28, n°3, mars 2009, pp. 153-163.

¹⁴TRATNJEK, Bénédicte, « Des ponts entre les hommes : les paradoxes de géosymboles dans les villes en guerre », *Cafés géographiques*, Vox geographi, à paraître en janvier 2010.

se situant à l'interstice des deux « quartiers-territoires » fortement communautarisés de la banlieue Sud de Beyrouth ou le marché de Markale à Sarajevo.

**Figure n°2 : La destruction de la Bibliothèque de Sarajevo
et le violoncelliste Vedran Smajlovic jouant au milieu de ruines
comme signe de résistance de l'identité urbaine face à cette violence ritualisée**



Source : Blog « Géographie de la ville en guerre », 22 octobre 2008
<http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/2008/10/la-notion-durbicide-dimensions.html>

Dernier type de « lieux discursifs » détruits par et pour l'urbicide, moins souvent évoqué : les lieux symbolisant l'essence même de la ville. Lieu de concentration des pouvoirs, des enjeux économiques, de la ressource humaine, la ville est devenue, tout particulièrement depuis la fin de la guerre froide, une cible privilégiée dans les conflits contemporains. Des destructions des « lieux ordinaires » tels que les immeubles, les maisons et les industries sont donc « orchestrées » dans le but de mettre en visibilité une haine de la « ville impure ». Dans le cas de la guerre en Bosnie-Herzégovine tout comme de nombreux autres cas d'urbicide, *« les atteintes au patrimoine ont occulté d'autres destructions tout aussi systématiques, celles de l'industrie moderne. C'est ainsi que les zones industrielles de Vukovar ont été*

complètement détruites, alors qu'elles ne constituaient pas de véritables cibles stratégiques »¹⁵. L'industrie en tant que forme de travail purement urbaine ou les immeubles résidentiels en tant que symbole de l'agglomération des habitants dans un habitat purement urbain sont donc, eux aussi, des victimes de cette destruction du paysage. La mise en spectacle de ce « massacre » concerne alors aussi bien les habitants (dans leurs espaces de vie) que les observateurs extérieurs (par la destruction de monuments dont les images de ruines seront fortement médiatisées).

Figure n°3 : L'acharnement de la destruction des immeubles à Sarajevo et à Beyrouth : la destruction d'espaces de vie symboles de la citoyenneté



Source : Sergent Raymond Fyfe
<http://www.britains-smallwars.com/Museum/Bosnia/Ruins.html>



A damaged building, new camp, Nahr el-Bared, November 2007.



Looking into the old camp, Nahr el-Bared, December 2007.

Source : RAMADAN, Adam, « Destroying Nahr el-Bared: Sovereignty and urbicide in the space of exception », *Political Geography*, vol. 28, n°3, mars 2009, pp. 153-163

Conclusion :

En abordant les dimensions symboliques et discursives de l'urbicide comme stratégie militaire dans la ville en guerre, on peut comprendre le sens des destructions non tant pour leurs avantages tactiques, mais avant tout comme une mise en spectacle d'une haine de la ville imposée par la violence d'acteurs qui œuvrent pour effacer l'urbanité du territoire. Le paysage urbain est alors un enjeu (pour sa destruction, voire son anéantissement) et un outil (dans la mesure où il permet la mise en image et la matérialisation d'une idéologie politique).

¹⁵VESCHAMBRE, Vincent, *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection Géographie sociale, p. 102.

Bien évidemment, certaines opérations militaires menées dans la ville en guerre dépendent d'objectifs purement stratégiques et tactiques. Néanmoins, il ne faut pas réduire toutes les actions des belligérants à cette intentionnalité, au risque de ne pas comprendre les conséquences à long terme des paysages de destruction dans le « vivre en ville ». La haine ainsi ancrée dans le paysage amène les habitants à redéfinir leur espace de vie, tant le paysage urbain porte les stigmates de la différenciation entre les communautés, mais également entre deux conceptions de l'« habiter » (rural/urbain). C'est pourquoi, l'urbicide, en tant qu'uchronie anti-urbaine appliquée par la violence faite au paysage urbain, permet de comprendre les difficultés du processus de pacification dans le long terme, puisque le paysage est devenu porteur de la haine.